

Avertissement au lecteur

Des romans et des études sur les mystères entourant la petite ville de Rennes le Château dans l'Aude, et la fortune de son curé, l'abbé Saunière, il y en a eu des dizaines. Des chercheurs du monde entier s'y sont précipités, à la recherche du « trésor » de l'abbé, fouillant et retournant le sol de la commune mais sans le découvrir.

Ce livre ne prétend pas être un ouvrage supplémentaire sur cette énigme ; c'est avant tout un roman, et donc relate une histoire qui j'espère vous passionnera comme elle m'a passionnée ; il reprend divers éléments connus sur plusieurs centaines d'années et cherche d'abord à construire une trame permettant de relier tous ces faits entre eux, en essayant de dégager une « cohérence » historique expliquant la fascination au cours des siècles pour ce trésor. Mais ce roman propose également de véritables « explications » sur les événements dramatiques ayant fait de ce petit village de l'Aude un lieu nourrissant tous les fantasmes des chercheurs de trésors. Et le rôle des divers acteurs de ces tragédies apparaît alors sous un jour sombre qui n'a jamais été ouvertement évoqué jusque-là.

Ce roman contient bien évidemment une part importante d'imagination. L'intervention d'un historien « référent » par le biais d'un dialogue avec un jeune chercheur-romancier permet d'éclaircir ce qui relève de faits historiques réels et ce qui est d'ordre romanesque. Mais peut-être l'imaginaire n'est-il pas si loin de la vérité historique !

Ne soyez donc pas « agacés » par certaines extrapolations ou accusations ; elles sont la liberté de l'auteur de ce roman.

2021

Vingt rue du Vieux Pont à Quillan, Victor la connaissait cette adresse : celle de son ancien professeur d'histoire qui lui avait transmis sa passion pour le passé. Il longea la rive de l'Aude grondante, traversa le pont et entra chez Jérôme Lambert. Un peu inquiet : que penserait son vieil ami de son projet de roman ? Son avis lui importait.

Ne penserait-il pas qu'il était fou de vouloir écrire sur Rennes le Château ? Il y avait eu tant et tant de livres sur le sujet... Il lui répondrait que c'était sa faute, à le voir entouré de cahiers d'études traitant du mystère d'un prêtre dans les Corbières devenu subitement riche.

Victor, jeune homme de vingt-deux ans, à la carrure de rugbyman, des yeux noirs scrutateurs, une façade méridionale, et un accent du Sud-ouest à couper au couteau, aimant les fêtes, les bandas et les recherches historiques avait décidé de mettre à profit les temps de confinement pour se lancer dans son projet.

Le retraité septuagénaire était dans son salon, comme à son habitude, près de la fenêtre dominant la rivière ; à côté de lui des cahiers, des cahiers et encore des cahiers remplis avec patience où il notait ce qu'il avait lu aux archives ou dans des revues spécialisées concernant Quillan et la région depuis les temps les plus anciens.

Jérôme Lambert quitta sa lecture, ôta ses lunettes, s'appuya confortablement contre le dossier de son fauteuil prêt à écouter son ancien élève.

- J'ai besoin de votre avis. J'ai l'intention d'écrire sur le trésor de Rennes-le -Château.

- Grande ambition, et original !

- Ne vous moquez pas de moi ! Je sais bien que je ne pourrais pas résoudre cette énigme sur laquelle on bute depuis des siècles. D'ailleurs, je me contenterai d'un roman ce qui donne droit à l'erreur historique.

- Je ne suis pas un littéraire, moi, je suis un homme d'études et de chiffres.

L'œil souvent malicieux de Jérôme montrait son scepticisme.

- Mais quel sera ton but, si tu te moques de la réalité historique ?

- Je ne m'en moquerai pas, j'en tiendrai compte. Je veux montrer comment s'est créée cette folie collective ; ces gens qui viennent de tous les pays pour trouver le fameux trésor.

- Je ne vois pas comment tu peux t'y prendre...

- Prendre les faits étonnants, trouver des coïncidences étranges de dates, de noms qui reviennent, et suivre une certaine chronologie qui a conduit à cet engouement. Évidemment je m'octroierai, en tant que romancier, le droit de m'emparer des vides entre les points réels, afin de relier ceux-ci au fil du temps.

- Gros travail, l'histoire est complexe...

- Je m'en suis rendu compte. Quand j'ai pris cette décision, je n'en savais pas plus que la majorité des gens. Je suis allé à Rennes, j'y ai vu la photo agrandie dans la rue principale du héros qui a fait la fortune touristique du lieu et de sa gouvernante bien-aimée : Marie. Savez-vous ce qui m'a décidé à entreprendre ce sujet ? Le buste qui est dans votre bibliothèque, l'énigmatique marquise de Blanchefort.

- Une vulgaire statue en plâtre achetée au Louvre. Elle en a fait couler de l'encre, cette Marie de Nègre d'Ables ! ...

Le buste présentait un profil parfait, les traits fins, le nez droit et les yeux, supposés bleus, hérités de ses lointains ancêtres wisigoths ; une belle femme, dans ses vêtements du dix-huitième siècle.

- Comme point de départ, j'avais Saunière et Marie d'Ables marquise de Blanchefort épouse de François d'Hautpoul, seigneur de Rennes-le-Château.

- Ce n'est déjà pas mal.

- Ne soyez pas ironique.

- Je ne le suis pas, tout le monde ne connaît pas la belle marquise. Une malheureuse d'ailleurs cette femme ; toute sa vie elle a pâti.

- Je compte sur vous pour me signaler des erreurs.

- Oh ! Je ne lis plus depuis longtemps les publications qui sortent sur cette affaire, et puis ma mémoire ...

- Vous savez pertinemment qu'il n'y a pas plus pointu que vous sur ce sujet.

Victor se souvenait des confidences de Jérôme, la quête passionnée du trésor dans son jeune temps : les week-ends sacrifiés à fouiller, les recherches dans les archives, sa bibliothèque remplie de livres sur cette histoire.

- Tout ça n'est plus de mon âge. J'ai fouillé à Rennes quand c'était encore autorisé, mais, le trésor, je m'en fichais, c'était le rêve qui me plaisait.

- Moi aussi.

- Comment t'y prends-tu pour les informations ?

- Sur les sites Internet. Je ne vais pas fouiller sur les terres comme vous, mon trésor à moi est sur Internet...

- Fais attention, certains sites disent n'importe quoi.

- Je compare, je vérifie ; et puis il s'agit d'un roman.

- Prends garde à ce que tu écris, je les connais bien les passionnés de cette affaire, si ça ne leur plaît pas, et si tu marches sur leur plate-bande, ils deviendront fous furieux et ils t'en feront voir de toutes les couleurs.

Victor éclata de rire.

- Nous n'en sommes pas à la publication !

- Tu commences à quelle époque ?

- 1605 ; je n'aurais jamais cru remonter aussi loin. Remarquez, j'aurais pu faire pire et remonter au temps des cathares, des Wisigoths, des Romains, à la révolte des Pastoureaux avec la participation de Blanche de Castille et à la destruction de l'ordre des Templiers.

- Je vois que tu as déjà un panorama de toutes les hypothèses sur l'existence de ce trésor.

- Et je n'ai pas dit les autres éventualités...

Tenez voici les premières pages. Lisez et vous me direz ce que vous en pensez.

.....

1605

Un vieux berger observait depuis quelques jours un étranger. Entré dans l'église de Marceille, il n'en sortait que pour boire non loin à la source. Sa curiosité aiguisée, le vieil homme poussa la porte : l'étranger pria à genoux devant la Vierge noire qui trônait sur un autel. Certes, l'homme avec sa jeunesse possédait de la résistance, mais comment faisait-il pour ne jamais manger ? Quand il lui proposa une jatte de lait de brebis, le berger essuya un refus.

Pourquoi passer autant de temps dans une église perdue en pleine campagne près de l'Aude ? Souffrait-il de cécité comme ceux qui viennent se frotter les yeux avec l'eau miraculeuse de la source ? Il avait apparemment bonne vue. Demandait-il la réalisation d'un vœu à la Vierge noire ?

Passèrent trois semaines. Le vieux berger s'inquiétait, il n'avait pas envie d'un cadavre près de ses pâturages. Enfin ! L'homme vint vers lui ; il avait choisi ce lieu à cause de la Vierge noire, pour une retraite spirituelle. Il désirait manger, contre rétribution. Les victuailles à peine entamées, il repoussa le panier bien rempli.

- Mon estomac ne supporterait pas autant de nourriture. Le reste sera pour demain.

- Vous êtes un saint homme pour jeûner aussi longtemps.

- Non, je ne suis qu'un simple prêtre.

Il ne pouvait confier qu'après cinq ans comme curé d'une paroisse de Château-L'Évêque, il l'avait désertée tant le doute sur sa vocation le tourmentait.

- Moi aussi j'ai été berger, j'avais des brebis, des vaches, des cochons. Je suis l'aîné de douze enfants, j'aidais mes parents à les nourrir.

- Vous aviez la vocation, pour partir loin de votre famille...

Non, il ne dira pas qu'on lui avait imposé la tonsure à quinze ans. Il tut aussi les conseils de son père : « Mon fils, tu auras toujours une rente régulière et ainsi tu aideras notre famille. »

Le jeune homme avait honte de ce calcul. Cela l'avait poursuivi même après sa nomination en Dordogne. Alors il était parti comme un voleur, s'était mis à vagabonder à la recherche des Vierges noires afin d'y trouver un réconfort, et elles étaient nombreuses, ces statues étranges dans le Sud !

La première, découverte lors de ses années d'études, était celle de l'église de la Daurade à Toulouse ; elle l'avait fasciné. Il s'était mis en route pour découvrir d'autres Vierges noires. Qu'attendait-il de ces mystérieuses figures féminines ? Une réponse qui apaiserait ses doutes spirituels. Au cours de son périple, il en avait contemplé plusieurs. Plus il avançait sur les chemins plus il se posait la question : représentaient-elles vraiment Marie ? Il penchait à présent pour Sara la noire, la servante, celle qui est de toutes les tâches les plus ingrates, une pauvre parmi les pauvres. Celle de Marceille le captivait, il n'arrivait plus à quitter l'abbaye.

Le berger l'examinait, il devinait de la douceur dans cet homme qui ne possédait aucun attrait avec un nez épaté et un menton en galoche. Il apportait au prêtre des poireaux des champs, des escargots grillés sur un feu de bois, des salades sauvages... Vint le jour où après hésitation il proposa à l'étranger :

- Quelque chose, je suis sûr, va vous intéresser. Si vous voulez me suivre...

Il conduisit le prêtre au bord de l'Aude, écarta les broussailles et mit au jour un passage taillé dans la pierre qui s'enfonçait sous terre : ils le parcoururent tant que la lumière du jour le permit. L'obscurité les obligea à rebrousser chemin.

- Si on continue, on débouche sur une grande salle. Il vous faut y revenir avec de quoi vous éclairer. Si vous avez la curiosité de vous enfoncer dans ce souterrain, je vous apporterai de quoi y rester suffisamment longtemps. Moi ça ne me dit guère, je l'ai fait quand j'étais jeune, il y a au fond une salle avec des tas de livres. Il faut savoir lire, et je ne lis ni l'occitan ni le français, ces livres sont sûrement en latin ou autre langue ancienne.

Ce que le berger nommait salle était une vaste crypte. Le prêtre intrigué demanda de plus grandes quantités de lampes à huile et de bougies.

Il n'était plus question de quitter l'abbaye sans avoir exploré la crypte et ses murs tapissés de livres anciens. Âgé de 24 ans, Paul ne ressortit de ce sanctuaire que deux ans plus tard.

Il fut méthodique s'emparant d'un document, allant déchiffrer patiemment à la lumière du jour ces écritures anciennes et prenant des notes. Le berger le regardait satisfait :

- Je savais que ces vieilleries vous plairaient. Mais prenez le temps de manger...

À peine le temps de manger et de dormir, il y avait trop à apprendre : des incunables traitant d'alchimie, des textes hébreux ramenés par les Templiers de Jérusalem.

L'été passé, il ne partait toujours pas. Dans la sacristie vide de mobilier, sur un châlit il avait fabriqué un lit de fortune avec des herbes. L'hiver venu, la cheminée lui fut d'un grand secours, ainsi qu'une vieille bure enfilée au-dessus de ses vêtements. Le berger avait charge de l'approvisionner en nourriture. Sa grande barbe, sa robe de moine firent dire par le pays qu'un ermite s'était installé au sanctuaire et certains lui apportaient en offrande une miche de pain, une galette de maïs ou un morceau de poitrine fumée. Les saisons s'écoulaient et il était toujours aussi passionné par ses découvertes quand il tomba sur un document datant de 1340. Cette bibliothèque d'un âge vénérable révélait les plus grands mystères. Il apprit par ses lectures que des templiers, fraternellement, avaient permis l'évacuation hors de Montségur d'un trésor, à présent enfoui dans les terres du Razès. Lieu dont se souviendraient un siècle plus tard ces moines-soldats pour cacher une partie de leur propre fortune avant dissolution de leur ordre.

Puis, il n'en crut pas ses yeux : des écrits cathares... Des écrits qu'on croyait perdus à jamais dans les flammes des châteaux hérétiques. Un codicille expliquait le transfert de ces documents par les Templiers. Il en avait des sueurs froides. Il allait connaître ce qu'étaient leurs croyances, leurs dogmes et non ce qu'ils avaient avoué aux inquisiteurs sous la torture. L'émotion la plus pure. Des feuillets parcheminés concernaient le « pog » de Montségur, dernier bastion des hérétiques. Les écrits affirmaient que le Saint-Graal avait reposé durant deux siècles dans le dernier château résistant aux croisés. Comment ces gens, qui croyaient à un monde fait par le diable, avaient-ils pu être en possession du Saint-Graal ? Et quelle était la nature de cet objet si convoité ? Était-ce le sang du Christ recueilli par les saintes femmes ? Qu'était-il devenu ? Avait-il disparu dans les flammes ?

Sa patience fut récompensée en poursuivant ses lectures.

Il s'informa auprès du berger si d'autres que lui avaient connaissance du souterrain.

- Qui voulez-vous qui s'aventure dans ces broussailles ? D'ailleurs il ne peut y avoir quelqu'un d'autre pour s'intéresser à ces vieux papiers.

Paul se décida : il partirait pour Rome, en n'oubliant pas d'emporter les écrits les plus importants.

Comment lui, simple prêtre depuis sept ans dont deux de désertion, pouvait-il aborder le Saint-Père ? Et pourtant ce qu'il avait appris ne pouvait être confié qu'au pape Paul V ! Oui, lui seul devait apprendre le contenu des écrits des hérétiques, lui seul devait savoir qu'il existait un fabuleux trésor dans le Razès, lui seul pourrait faire usage de cet or avec justice. Il avait confiance. La Vierge Noire avait eu pitié de

ses doutes : il serait prêtre au service des plus pauvres d'entre les pauvres, comme Sara la servante des saintes femmes. Il quitta la terre rouge des Corbières.

Il obtint une audience et fut impressionné par la magnificence du Saint-Siège. Que l'église soit riche, il n'en avait jamais douté, mais à ce point ! Lui qui avait vécu son enfance dans la misère... Non, décidément l'or du Razès n'irait pas au successeur de Saint-Pierre.

Que voulait ce jeune prêtre venu de Dordogne ?

- Un nommé Vincent de Paul, Votre Sainteté...

Paul V vit devant lui un homme aussi maigre qu'un chat écorché, l'air perdu.

La bague baisée, le pontife le questionna :

- Pourquoi être venu de si loin ?

- Ce que j'ai à dire à Sa Sainteté nécessite la plus grande discrétion.

Gardes, secrétaires, chambellans furent renvoyés.

La suspicion, le doute, le malaise, et pour finir la stupéfaction : les propos du jeune prêtre le sidérèrent.

- En avez-vous parlé à quelqu'un d'autre ?

- Non, il était de mon devoir que le chef de l'église catholique et apostolique que je sers, ait possession de ces documents. La Vierge Noire de Marceille m'a fait un cadeau encore plus beau que tout ce que je viens de vous révéler. Elle m'a mis sur la voie, celle que je cherchais depuis longtemps. Ma vocation est de servir les pauvres. J'y consacrerai ma vie. Avec votre aide, je fonderai des congrégations au service des plus humbles.

- Commençons par la première, sourit le pape devant tant de zèle charitable ; vous avez un bel avenir devant vous, mais de grâce ne parlez jamais de ces deux années passées à Notre-Dame de Marceille.

- Que puis-je dire sur cette absence ?

- Je me charge de faire courir le bruit que vous avez été capturé ; enlevé à Marseille et vendu comme esclave à Tunis.

- Je ne peux mentir...

- Cela ne sera qu'un mensonge par omission, laissez-moi juste propager cette rumeur, elle deviendra vite une certitude. À présent confiez-moi ces documents. Vous devez comprendre qu'il serait du plus grand danger que quelqu'un d'autre que nous en ait connaissance.

Le pontife avant de congédier le visiteur, agita une clochette, et un secrétaire se mit à écrire une lettre recommandant Vincent de Paul aux cardinaux proches de la cour. « *Faites en sorte de faciliter à Monsieur l'Abbé de Paul la réalisation de son souhait afin qu'il crée une congrégation pour la gloire de notre foi chrétienne.* ». Un sac d'écus d'or lui fut aussi apporté.

- À l'avenir, mon fils, demandez-moi ce que vous désirez et vous l'obtiendrez.

Paul V tint promesse. L'aumônier de Paul souhaitait être au plus près des grands du royaume afin de solliciter leur générosité pour ses multiples œuvres de charité. Trois ans plus tard, le pape fit en sorte qu'il devienne l'aumônier de la reine Marguerite de France.

Tandis que dans le Razès, près de l'abbaye de Marceille, une grande lueur fut visible des villages et hameaux alentours ; incunable et parchemins brûlaient par une nuit froide d'hiver.

.....

Deuxième extrait

31 octobre 1897

Dans la journée du 31 octobre, les frères Saunières habillés en chemineau, la gibecière à l'épaule, la casquette bien enfoncée et le visage noirci déambulèrent ostensiblement dans les rues de Coustaussa. À neuf heures du soir, le neveu de l'abbé Gélis, Joseph Pagés rendit visite à son oncle par alliance. Ce n'était pas prévu, Gélis n'avait qu'une hâte, qu'il parte, non seulement les deux hommes n'avaient pas de sympathie l'un pour l'autre mais surtout sous aucun prétexte le neveu ne devait croiser les frères Saunière. Heureusement, il ne resta qu'une demi-heure : il devait rejoindre sa femme à Luc-Sur-Aude où leur petit-enfant allait naître ; il était venu pour annoncer la prochaine arrivée du bébé.

Vingt et une heures trente, enfin ! Il est seul ! Il tourne en rond dans le salon. Comment les Saunière procéderont-ils ? Il ne désirait pas que ce pâtre si malveillant qu'il fut soit mis en danger. Mais non ! Les Saunière sont des prêtres avant tout et des amis, pas question qu'ils touchent à un seul cheveu de ce maudit espagnol ; juste lui faire peur et qu'il ne l'importune plus...

Onze heures, ils ne sont toujours pas là. Qu'ils aillent au diable, il va prendre son souper sans plus attendre. Demain, il dira sa dernière messe à Cassaigne, la petite paroisse dont il est aussi responsable, il faut bien qu'il dise adieu aussi à ces autres paroissiens...

La cloche ne sonna pas, Gélis, tout nerveux, ouvrit grand la porte aux Saunière après le mot de passe convenu. Il leur offrit du porto, ils étaient censés attendre agréablement l'arrivée de l'intrus. Ils évoquèrent la dernière messe dominicale que le curé de Coustaussa avait célébrée le matin. Demain matin, ce serait à l'église de Cassaigne. D'ici une semaine, il partirait pour Grézes où son neveu lui avait trouvé un logement. Il ne lui fallait pas plus que quelques jours pour organiser son déménagement. Saunière en l'écoutant ne pouvait s'empêcher de regarder la pincette à feu, la hachette pour le bois près de la cheminée, cela le glaçait ; ces instruments seraient-ils ceux que prendrait bientôt le pâtre ? Pour se détendre Saunière but un autre verre de Banyuls, sortit son carnet de papier à cigarettes de la marque Tzar et y roula son tabac, cela l'apaisait de rouler le tabac minutieusement, ses mains étaient occupées, cela lui donnait une contenance. La cigarette allumée, il aspirait largement la fumée. Il respirait ainsi mieux. C'était bien la première fois qu'il fumait en présence de Gélis, celui-ci détestait la fumée, mais qu'importait son opinion ! Des convenances polies, on glissa vers un autre ton. Plus question de parler de collections de timbres.

Non, il ne donnerait jamais ce document, ni à Billard, ni à Boudet, ni aux Saunière, il ne livrerait jamais le lieu du trésor découvert plus de deux siècles auparavant par Ignace Paris. Il accorde : oui, cela doit être le trésor des Templiers. Mais pourquoi tant de questions ? Pourquoi cette animosité ? Pourquoi

cette agitation ? N'étaient-ils pas amis tous les trois ? N'avaient-ils pas de nombreuses affaires en commun ? Le faux arbre généalogique, les échanges de pièces anciennes en monnaies étrangères puis en francs...

À bout d'arguments ! Impossible de le convaincre ! Depuis deux heures, ils essayaient. Reculant le plus possible l'instant fatal. Assis dans son fauteuil Voltaire, Gélis ne comprenait pas pourquoi on ne parlait pas du pâtre. Ils étaient bien venus pour cela ? Gélis peu habitué à l'alcool but un autre porto cela l'aidait à supporter cette scène étrange. Bérenger et Alfred se regardaient, le premier consulta sa montre : trois heures, il fit un signe à son frère ; il fallait agir avant la fin de la nuit. Bâillonné, le prêtre écarquillait les yeux, essayant de se libérer et d'ôter le bâillon. Alfred lui attacha les mains. Bérenger se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit ; le signal était donné, le pâtre qui attendait sous le porche de l'église traversa la rue, entra, prit la pincette et l'assomma. La fenêtre refermée, les deux Saunière montèrent à l'étage et fouillèrent tandis que le pâtre s'acharnait sur le crâne du prêtre, jusqu'à ce qu'apparaisse son cerveau, à coups de hachette, de pincette. Des blessures au visage, le sang giclait tant et plus. Les deux frères à l'étage ne pouvaient imaginer l'acharnement de l'assassin qu'ils avaient choisi, et commencèrent leurs recherches tandis que fusaient les injures proférées en espagnol. Ils fouillaient et ne voulaient plus penser, plus imaginer ce qui se passait au rez-de chaussée. La chambre, le bureau ; la serrure d'un sac de voyage forcée, ils eurent un espoir, il contenait des papiers mais pas ce qu'ils cherchaient. Ils poussèrent le lit soulevèrent le matelas, vidèrent la bibliothèque, cherchèrent sur les étagères des armoires. À l'intérieur des meubles, certes il y avait de l'argent, mais ils ne voulaient pas y toucher. Une bague avec un rubis : Alfred pensa que ce bijou conviendrait à José, il pourrait la vendre en Espagne, et cela serait un indice le désignant comme coupable. En attendant, rien, rien de ce qu'ils étaient censés trouver. Ils en vinrent à penser que Gélis avait peut-être détruit le document si cher à Monseigneur Billard. Pourtant, l'or et les billets trouvés dans les endroits les plus inattendus prouvaient qu'il avait réussi à découvrir un trésor.

Le pâtre, mit les aiguilles de la montre de la victime sur minuit et quart, et brisa le verre afin d'arrêter le mécanisme puis il monta les rejoindre, en semant dans la chambre quelques gouttelettes du sang qu'il portait sur lui. « C'est fait ». Juste le temps de lui remettre la bague qu'il prit machinalement et José s'enfuit. Les Saunière descendirent pour fouiller le reste de la maison, et la cave mais ce qu'ils virent dans la cuisine les anéantit : du sang partout, le pâtre avait commis un massacre, sa fureur, sa haine n'avait connu aucune retenue. Il était quatre heures du matin, Antoine Gélis recroquevillé, ensanglanté, défiguré, le cerveau visible, les murs éclaboussés jusqu'au plafond. Désseparés, ils se regardèrent, il fallait effacer toute trace de leur passage : ils rangèrent le lit, la bibliothèque, fermèrent les tiroirs de la commode, du bureau, des placards, les portes des armoires, comme si nul n'était venu fouiller. Restaient au rez-de chaussée trois flaques de sang dans lesquelles ils prirent garde de ne pas marcher.

Pour mettre les enquêteurs sur la piste du pâtre, Bérenger prit une écriture maladroite et écrivit sur une feuille de papier à cigarette « Angéline ». La cause du crime serait évidente : la belle jeune fille à la voix angélique.

Alfred observa l'heure arrêtée à la montre, qui donnait le meurtre au plus tard à minuit et quart. Il eut l'idée de mettre les molletières du curé autour de ses jambes comme s'il s'apprêtait à partir à Cassaignes pour secourir un mourant à l'aube avant l'heure de la dernière messe. On ne met pas des molletières pour partir à cheval à minuit et quart, on attend du moins le petit matin donc le pâtre aurait pu commettre le crime.

Il était quatre heures quand l'abbé Boudet survint comme un fantôme, comme un faiseur de miracles, comme s'il pouvait redonner vie à Antoine Gélis.

Il n'avait pu trouver le sommeil, ne sachant ce qui se passait dans le petit village qui dominait la vallée de Rennes- les bains. Vers les deux heures, il s'était levé ; de la fenêtre il distinguait la colline sous les étoiles, il se signa et sella son cheval. Les rênes d'une main, la lanterne de l'autre il fit la route. La monture attachée à un arbre sur la plate-forme en dessous du petit village ; l'angoisse l'étreignit,

qu'allait-il découvrir ? La porte poussée, il tomba à genoux devant le corps de son ami, sans se préoccuper du sang répandu dont sa soutane s'imprégnait. L'odeur douçâtre du sang se mêlait à celle du tabac. Une envie de vomir. Bérenger Saunière voulut dire : ce n'est pas nous. Mais il n'arriva pas à parler. Alfred émit d'un filet de voix :

- On n'imaginait pas que José le pâtre serait aussi féroce, nous on était au premier étage.

- Taisez-vous !

Et il ordonna aux deux frères de l'aider à allonger le corps. Il s'occupa du martyrisé ; ôta le bâillon, délia les poignets, lui ferma les yeux, délicatement lui lava le crâne, le visage, les mains, ôta le plus qu'il pût les taches de sang sur la soutane, lui mit les mains en prière, puis monta à la chambre, décrocha le crucifix au-dessus du lit et retourna le placer sur la poitrine du cadavre. À nouveau à genoux, il resta prostré, prononçant le « de profundis », pria pour le repos de l'âme de l'assassiné, pour le pardon des assassins et pour sa pauvre âme qui n'avait pas empêché le meurtre, tandis que les Saunière continuaient à fouiller armoires, commodes, bureau, cellier. L'heure avançait, les deux frères s'avouèrent vaincus, il était nécessaire à présent de ranger de nettoyer. Ils s'activèrent, prenant soin de ne pas marcher sur le sang répandu pour ne pas laisser d'empreintes de leurs chaussures. Les Saunière n'osaient croiser le regard d'Henri Boudet, ils partirent sans un mot. Alfred emporta la hachette pour la jeter dans un pré comme un assassin rôdeur se débarrasse de l'arme du crime à la va-vite. Boudet examinait la pièce, tout était rangé, restaient les verres et les bouteilles sur la table, l'abbé Boudet n'y toucha pas. Il s'aperçut que Saunière avait oublié son carnet de papiers à cigarette, il l'y laissa. Après tout que la police fasse son travail, il laissa aussi celui où était écrit Angéline. Ils étaient tous coupables. Lui aussi. Avec un peu plus de courage... Il était venu trop tard pour empêcher le meurtre. Avant de partir, il jeta un regard sur divers papiers étalés sur le bureau, il y reconnut des textes rosicruciens ; ainsi donc Gélis appartenait à cette discrète société. Sur la tombe d'Antoine Gélis il ferait placer la croix symbolique de cet ordre.

Il se surprit à penser à une dérisoire vengeance : arrêter de financer Saunière. Oui, il refuserait d'alimenter le compte de Marie Dernaud avec les biens entreposés à l'abbaye de Marceille. Il en informerait Monseigneur Billard qui lui avait octroyé cette tâche. Mais Billard n'était-il pas le commanditaire de ce drame ?